

XYZ. La revue de la nouvelle

L'Auberge désirable

Gaëtan Brulotte



Numéro 106, été 2011

Règlement de comptes : la loi du talion

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63844ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brulotte, G. (2011). L'Auberge désirable. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (106), 53–64.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'Auberge désirable

Gaëtan Brulotte

« Enchantement et sérénité, romance et détente »

MA COMPAGNE Gigi et moi apprécions depuis de longues années les séjours que nous effectuons dans des hôtelleries champêtres de notre coin de pays. Aussi avons-nous décidé il y a plusieurs mois de célébrer notre vingtième anniversaire de mariage à l'Auberge désirable aux Grandes-Eaux. Nous y avons réservé un forfait « Pachas » pour un séjour de deux nuits. C'était une brève évasion de fin de semaine, mais le coût exorbitant nous avait obligés à être raisonnables. Le forfait comprenait l'hébergement, le dîner cinq services, le petit-déjeuner, une séance de massothérapie en duo et l'accès libre à la piscine, dont les perspectives d'aquagym nous ravissaient.

Le dépliant annonçait un « refuge apaisant » dans une maison ancestrale du XIX^e siècle, proposant aux hôtes quatre pavillons de chambres douillettes et des suites « princières » aménagées avec art et raffinement. Ces pavillons portaient des noms poétiques qui faisaient rêver, comme La Tour de l'oubli, L'Ombelle des iris, Le Mocassin de la Vierge.

Le site Internet montrait quelques photos qui construisaient l'image d'un endroit idéal offrant non seulement beaucoup de charme, avec ses chambres confortables tout en boiseries anciennes, en jolis meubles, en dentelles et en éclairage discret, mais aussi une foule de services épicuriens qui allaient nous transformer en boules de plaisir et qui représentaient pour nous autant d'appâts. Un vrai paradis voluptueux, avions-nous pensé, avec en plus un chef décoré, une table qu'on disait renommée, et une cave bien fournie. À cela s'ajoutait un « centre de santé enivrant » avec soins à base de produits régionaux : pétales de fleurs, extraits de fruits, gomme de sapin, pousses de fougères, dérivés de souci d'eau et de silène enflé, exfoliants aux pépins de mûres et aux écorces de bouleau, huiles essentielles, avoine et foin, boue de tourbe... Et ce qui a achevé de nous convaincre : « Un parc boisé, des jardins 53

enchanteurs débordant de plantes luxuriantes d'une très grande variété » et « des activités culturelles et de plein air nombreuses pour tous les goûts ».

Bref, « un lieu envoûtant », résumait encore la présentation, en particulier pour une célébration amoureuse que nous souhaitions inoubliable. Nous avions réservé les yeux fermés.

« Chambres douillettes et suites grand confort aménagées avec goût »

À notre arrivée, l'auberge affichait de l'extérieur une certaine grâce vétuste, du moins le bâtiment principal, où se trouvaient la réception et le restaurant. On nous assigna cependant une chambre dans un des quatre pavillons cachés derrière cette façade qui se nommait La Cour chevaleresque. En ouvrant la porte 121, Gigi a immédiatement réagi avec des « Oh ! » et des « Ah ! » qui semblaient de surprise : il est vrai qu'en irréductible optimiste, elle voyait toujours des pépites là où je ne saisisais que des débris de charbon. Pour ma part, j'étais assez renversé. Il s'agissait en fait d'une chambre de motel bas de gamme, sombre, empestant la cigarette et aménagée sans aucun sens esthétique avec un mobilier plus que rudimentaire. L'armoire à vêtements, par exemple, était un horrible meuble de contreplaqué sans porte. Je me suis alors escrimé à ne pas briser le rêve de Gigi et à protéger la dimension festive de ce début de séjour en essayant de lui cacher le plus possible la réalité des choses, mais c'est plutôt elle qui essayait de me remonter le moral : « Bah ! Ce n'est pas grave, nous ne passerons pas notre temps dans la chambre », me dit-elle avec un sourire qui paraissait coquin et énigmatique, comme s'il était prometteur de passions sauvages au grand jour sur un lit de tendre verdure, sous un bosquet parfumé ou contre un arbre viril du jardin.

« Un lieu qui vous inspirera, dont la lumière unique découpe le réel en arêtes vives »

Je rageai aussitôt devant la seule petite fenêtre de la
54 chambre, dont la vitre était sale et cassée. Elle était pourvue

d'un store dont les lamelles verticales, quand j'ai voulu apporter un peu de soleil et d'air frais dans cet antre, me sont restées dans les mains comme si j'avais dû me battre avec elles. Et voilà que je mettais en évidence pour Gigi ce que je tentais pourtant de lui dissimuler. C'est ainsi que j'ai dû suspendre un de mes caleçons pour couvrir le bâillement du store afin de garder notre intimité.

Pendant que ma douce moitié se rafraîchissait dans la salle de bains, j'ai passé un certain temps, effondré sur le bord du lit, à me demander si nous devions partir tout de suite ou nous résigner à rester. Nous avions roulé trois cents kilomètres pour échouer là. Je me sentais piégé.

« Un cadre soigné où vous pourrez vous relaxer loin de vos soucis journaliers »

Par la force des choses, la résignation a vite pris le dessus, tant je souhaitais camoufler ma consternation à ma femme. Après avoir déplié les bagages en chanson, sans doute pour accepter la situation avec une certaine philosophie, Gigi a eu recours à la méditation, son moyen favori de fuir le quotidien ; mais quand elle a voulu s'asseoir sur la moquette de la chambre, j'ai failli me précipiter pour l'en empêcher car elle était couverte de grosses taches collantes, avec des amoncellements de poussière autour des meubles et des débris de cacahuètes oubliés dans les coins par les précédents occupants, au milieu de toiles d'araignée. L'aspirateur n'avait sans doute pas été passé depuis longtemps. J'aurais pu demander à ce qu'on vienne immédiatement faire le ménage, mais Gigi en aurait été davantage dérangée. Pour distraire ma compagne de ces signes évidents de négligence, j'ai remis en place, tout en sifflant avec désinvolture, quelques reproductions de croûtes qui étaient de guingois sur les murs et je me suis retiré pour la laisser sur le chemin de son nirvana.

« Une piscine extérieure revigorante ouverte à tous vos ébats et entourée de chaises de repos qui appellent à l'abandon »

Associée à un spa dit de luxe, cette auberge comportait une petite piscine en plein air entourée d'une clôture. Elle n'était pas tout près de notre chambre et il n'y avait pas de peignoir éponge à notre disposition pour nous y rendre. Il fallait y aller en tenue de bain ou nous changer une fois sur place, mais il n'y avait pas de cabines. Alors nous nous y sommes acheminés en maillot avec notre petite serviette de chambre blanche sur l'épaule. Heureusement, il faisait chaud ce jour-là.

À l'orée de la piscine, un large panonceau déclarait que l'occupation en était limitée à cinquante-trois personnes. On voulait sans doute dire cinquante-trois baigneurs debout dans l'eau, tassés comme des manchots sur la banquise ou des manifestants solidaires en hiver car, à bien y regarder, même à deux fois, cette piscine pouvait en accueillir tout au plus une dizaine pour l'aquagym, voire quatre ou cinq à la fois si l'on souhaitait nager. Près du portillon d'entrée, il y avait un bac servant à contenir de grandes serviettes de plage rouges pour les chaises longues, mais il était vide, la quantité de serviettes étant insuffisante pour le nombre de clients. On semblait espérer qu'ils n'utilisent pas la piscine, peut-être parce qu'on n'avait pas eu le temps de faire réparer les lattes cassées de plusieurs chaises. Mais peu nous importait puisque nous avions nos petites serviettes de chambre. En outre, un second bac se trouvait de l'autre côté du portillon pour que les baigneurs y déposent leurs serviettes sales à la sortie, ce qui nous paraissait pratique à première vue. Cependant, étant de la même taille que celui des serviettes propres, ce bac débordait déjà puisque les clients y avaient jeté leurs serviettes en tas. Ainsi peu de choses semblaient vraiment pensées dans cet endroit, me dis-je, mais je me gardai bien d'en faire la remarque à Gigi qui, apparemment, n'avait rien noté, tout occupée qu'elle était par l'affiche des heures d'ouverture de la piscine : 11 h à midi, puis 16 h à 18 h, sauf le lundi et le mercredi. Elle

56 était également fermée une fois sur deux le samedi et le

dimanche. Les leçons d'aquagym se limitaient à une heure par semaine, le lundi, ce qui signifiait que nous n'allions pas pouvoir les suivre. J'ai signalé à ma compagne que cet horaire fantaisiste avait le mérite d'être original. « Quelle chance nous avons qu'elle soit ouverte ! s'exclama-t-elle, il nous reste une demi-heure pour en profiter. »

Veillait à la sécurité des baigneurs, une très jeune fille — environ seize ans — assise près du bord où l'eau était la plus profonde. Vu sa corpulence d'anorexique, elle n'avait rien d'un maître-nageur et elle n'aurait sans doute jamais pu sauver quiconque de la noyade, malgré sa gentillesse maladroite. Je ne me sentais pas rassuré, mais Gigi, qui n'a aucun penchant anxieux, la trouvait sympathique. Au lieu de surveiller, l'apprentie athlète avait le nez dans un roman manifestement prenant, et ma femme, s'intéressant plus à la littérature qu'au reste, a pu discuter un bref moment avec elle de sa lecture. À mes yeux, elle était si jeune qu'elle n'avait sans doute pas le droit de travailler, légalement. D'ailleurs, la seule bouée de sauvetage de l'endroit était accrochée à la clôture à l'autre bout de la piscine, le plus éloigné qu'il fût possible de son poste de surveillance. Quelle idée saugrenue ! « Tout est bien conçu », dis-je aussitôt à Gigi pour détourner son attention, en lui montrant les grilles qui empêchaient les feuilles mortes de pénétrer dans le système de circulation de l'eau. Mon stratagème semblait futile puisqu'elle était impatiente de nager. Je l'ai courageusement suivie dans le bassin, je dis *courageusement* parce que l'eau me paraissait trop froide, à 19 °C. Je ne me sens bien dans une piscine qu'au-dessus de 26-27 °C. En entrant dans l'onde bleue, tel un héros militaire qui cherche à se requinquer, je marmonnais quelques mesures enlevées de la célèbre ouverture de 1812 de Tchaïkovski, et j'entendais les coups de canon triomphaux de la finale lorsque je suis brutalement tombé sur le dos en descendant les marches. J'aurais pu me blesser grièvement si ma tête avait frappé le ciment. Cet escalier d'accès était dangereux, parce que la dernière contremarche ne retombait pas à angle droit vers le sol, de sorte que le talon pouvait facilement y glisser dans l'eau et 57

ainsi faire perdre l'équilibre. Je pointai à ma femme ce défaut de conception absurde pour un escalier. Gigi ne voulut pas entendre mes explications techniques et blâma plutôt mon habituelle maladresse, presque furieuse contre moi de me croire la risée des témoins dans ce lieu qu'elle s'efforçait d'estimer chic. Ma petite revanche vint cependant un peu plus tard quand un autre résident de l'auberge tomba lui aussi au même endroit ; et en quittant l'aire de la piscine j'en observai encore un troisième qui connut le même sort. Avec une certaine satisfaction coupable mêlée d'empathie, je me suis empressé de signaler cette nouvelle chute à Gigi, mais elle était déjà sur le chemin de la chambre où elle voulait faire sa toilette et se changer pour prendre l'apéritif. Elle avait raison, pourquoi s'attarder aux désagréments ?

« Une halte romantique où la plus exquise modernité côtoie harmonieusement l'ancien, dans le souci constant de l'écologie »

Pour célébrer nos vingt ans d'union, nous avons apporté une bouteille de champagne. Pendant que Gigi chantait sous la douche, j'ai voulu mettre nos bulles au frais, mais il n'y avait pas de frigo dans la chambre. J'ai dû recourir à un piètre seau à glace en plastique et me rendre à la réception, dans l'autre bâtiment, pour le faire remplir de glaçons... mais, par malchance, il n'y en avait plus. Alors j'ai commencé à protester, je me suis même mis en colère. Le garçon à qui je m'adressais avait l'air frappé de stupeur. « Débrouillez-vous, nous avons besoin de glace », dis-je sèchement. Je suis retourné à la chambre avec le seau vide ; une demi-heure plus tard, le garçon, qui avait sans doute communiqué ma plainte à ses patrons, apportait de la glace en nous avouant naïvement qu'il avait dû aller en acheter au supermarché du coin.

À mon tour, j'ai finalement pu prendre une douche. La salle de bains était à première vue relativement jolie et moderne, mais la chasse d'eau des toilettes fuyait sitôt tirée. Le clapet de fermeture était manifestement trop grand pour son siège. Une telle erreur ne pouvait avoir été commise que

par un plombier amateur ou à moitié ivre. J'ai profité du fait que Gigi était partie faire une promenade pour demander à la réception à ce que ce problème soit immédiatement résolu. On avait déjà dû nous classer comme des invités indésirables. Le même jeune homme est alors revenu, et je me suis dit que cette hôtellerie était vraiment à court de personnel. Ce garçon en savait moins que moi sur les réservoirs de toilettes et n'a rien pu y faire. J'ai ainsi dû, durant tout notre séjour, à chaque utilisation, ouvrir le réservoir et pousser le clapet à la main dans son trou : du jamais vu, même dans le plus modeste des gîtes. Malgré mes efforts, je ne crois pas avoir pu cacher ce désagrément à Gigi, car je devais toujours passer derrière elle pour rabaisser ce levier têtue, en prétextant quelque besoin urgent d'aller à la salle de bain. Tout se passait cependant comme si elle ne se rendait compte de rien, à moins qu'elle n'ait fait semblant d'oublier cette défectuosité pour me ménager.

J'ai vite noté l'unique barre, d'ailleurs minuscule, pour suspendre les serviettes, ce qui signifiait qu'il n'y avait aucune possibilité de les y étendre pour les faire sécher ni de faire s'égoutter nos maillots de bain en même temps. J'ai essayé de retourner cette situation en ma faveur en offrant à ma femme de l'utiliser pour elle seule, car je pouvais très bien faire sécher mes affaires dehors sur un banc. La ruse réussit, et elle me jugea fort galant.

« Immense parc boisé avec abondance de fleurs enivrantes et circuit de sentiers pédestres où semer vos rêveries »

Nous étions changés et fin prêts à prendre notre apéritif. Nous sommes sortis dans le jardin de l'auberge à la recherche d'un endroit calme à l'ombre. M'est aussitôt revenu à l'esprit le sourire ambigu de ma femme quelques heures auparavant, et les fantasmes les plus libertins m'assaillirent... Aussi cherchai-je des yeux un coin où nous réfugier, mais la verdure était encore humide des averses de la veille, les bosquets couverts d'épines, les arbres plutôt rugueux et sillonnés de

fourmis. Il restait à grimper haut dans les branches pour des amours voltigeantes, mais ce n'était plus de notre âge. Il a bien fallu revenir à la réalité. Nous avons alors découvert que ce jardin était en fait très réduit et fort peu aménagé : il n'y avait rien d'autre qu'une table, jolie du reste, ronde et blanche, en fer forgé, posée devant un filet de fontaine sous quelques arbres, mais un couple l'occupait déjà. Il restait deux chaises libres à cette table, et comme nous n'avions pas le choix, nous leur avons demandé si nous pouvions les prendre. Conviviaux, ils nous ont spontanément invités à nous asseoir avec eux, de toute façon ils allaient partir. Mais ils sont restés avec nous, sans doute parce qu'ils nous sentaient doucement fêlés avec notre champagne et nos flûtes en cristal. Au milieu des bulles, nous avons fait connaissance, et cette rencontre fut bien chaleureuse. La femme résolvait les conflits dans une société où elle occupait la fonction de médiatrice, ce qui intéressait beaucoup mon optimiste de femme ; lui était artiste photographe, doté d'un vif sens de l'humour. Comme il aimait capter la nature en images, il nous confia que les fleurs du jardin lui paraissaient plutôt inexistantes tant elles étaient parsemées et desséchées, manquant visiblement d'eau, mais il était parvenu à tirer de merveilleux clichés de décadence dans ce lieu qui incarnait parfaitement la ruine et le déclin.

« Table gastronomique, ou plutôt *fastronomique*, récipiendaire de nombreux prix »

Après l'apéritif, nous sommes allés à la salle à manger, l'appétit à la hauteur de nos attentes. Le dîner dit « gastronomique », même si limité à cinq services, était assez fin. Il y avait quelques produits régionaux mais, à côté des exotiques mesclun parfumé de yuzu et gaspacho coiffé d'un espuma à l'asperge verte et à la cardamome, la mousse au jambon et au whisky était gâtée par un excès de muscade, le cerf rouge aux griottes était cuit en semelle avec sa patate douce à la dijonnaise durcie comme un coing, et les pétoncles à l'orange, trop sucrés, s'accompagnaient d'une émulsion de lait de crevettes,

de sureau et d'artichaut quelque peu déstructurée. Le sommelier nous a instantanément boudés quand nous lui avons commandé un petit vin italien honnête en demi-bouteille au lieu d'un grand cru classé inabordable, et nous avons dû remplir nos verres nous-mêmes pendant tout le repas. J'essayai de le justifier aux yeux de Gigi par le fait que les larges calices étaient trop chauds au départ (ils devaient sortir du lave-vaisselle) et qu'il attendait sans doute qu'ils soient à la bonne température pour verser. La serveuse, toute cravatée qu'elle fût, se trompa dans l'ordre des mets en nous apportant le plat principal avant l'entrée. Le personnel était très jeune, comme s'il s'agissait de stagiaires de l'école d'hôtellerie en formation, mais une relative beauté les caractérisait tous, fis-je remarquer à ma femme, pour faire oublier que le service manquait de style. Le café est arrivé renversé dans les soucoupes et la glace au persil à moitié fondue, ce qui n'a pas empêché Gigi d'en savourer les particularités. Je ne relevai pas les grumeaux dans la crème anglaise de mes îles flottantes anisées, savamment appelées *Transparences étoilées à la badiane*, que j'avalai tout en feignant de me régaler. Des couverts en argent côtoyaient les assiettes en grosse faïence passe-partout et la fleur sur la table était artificielle, mais on avait disposé les plats principaux sur des ardoises rectangulaires, ce qui montrait un effort rustique certain pour personnaliser la table. La bougie d'ambiance s'est éteinte au milieu de nos agapes et personne n'est venu la changer, mais plutôt que de m'en plaindre, j'ai tenté de récupérer l'incident en insistant sur l'éclat des yeux de ma compagne qui suffisait au romantisme de la soirée. Je n'en pensais pas moins : mais comment ce restaurant avait-il pu acquérir sa réputation ? Fort heureusement, on n'avait pas présenté le dessert avant le potage à la roquette et au pâtisson.

Pendant tout le repas, nous avons entendu des essais de musique rock provenant de l'extérieur, à proximité de l'auberge, comme si un groupe s'exerçait en prévision d'un prochain concert. Ces musiciens faisaient sans doute partie des « nombreuses activités culturelles pour tous les goûts » qu'on vantait sur le site Internet.

« Repos garanti dans des chambres parfaitement climatisées »

Avant que nous nous couchions, Gigi a voulu prendre un bain relaxant, mais nous découvrîmes avec stupéfaction que la baignoire n'avait plus son bouchon pour la bonde, ce qui signifiait que la baignoire à jets, fièrement annoncée comme un luxe appréciable de ces chambres, était inutilisable puisqu'il fallait pouvoir la remplir pour que le mécanisme s'actionne. Vu l'heure tardive, je laissai une note à la réception pour qu'on nous trouve un bouchon pour le lendemain. Je consolai ma femme de sa frustration en lui faisant un petit massage sensuel comme elle les aimait et qui la détendit.

La nuit ne fut pas calme : il n'y avait pas d'air climatisé. Un pittoresque ventilateur de plafond n'arrivait pas à faire circuler l'air lourd. Il faut dire qu'il était mal situé — dans le couloir près de l'entrée au lieu d'au-dessus du lit —, et il menaça de tomber quand nous l'avons mis assez fort pour qu'il soit utile. En outre, il faisait un bruit tel que nous n'avons pas pu le laisser en marche pour dormir. La chaleur était si intense dans la chambre que je n'ai pu fermer l'œil. Heureusement, Gigi est étrangère aux ruminations nocturnes et elle finit par s'endormir malgré tout.

Le concert des rockers a accompagné ma nuit blanche jusqu'aux petites heures. J'ai été tenté d'appeler la réception pour qu'on fasse venir la police, mais Gigi n'aurait sans doute pas apprécié qu'on la réveille. L'ironie, c'est que nous avons fui notre ville parce qu'il y avait une course automobile assourdissante, nous voulions nous réfugier au calme dans cette lointaine auberge de campagne.

« Remise en forme assurée à notre institut d'hydrothérapie, reconnu pour son équipe de professionnels de la santé, sa gamme complète de produits, ses soins flexibles, ses bains aux huiles essentielles, ses massages enveloppants »

Le lendemain matin, pour éliminer les toxines et le stress,
62 nous comptons sur les soins vigoureux que nous avons

réservés. Nous avons dû nous lever très tôt pour aller prendre notre petit-déjeuner, d'ailleurs fort ordinaire même s'il était offert dans de l'argenterie, parce qu'il n'allait plus être servi après nos deux massages, qui se suivaient (ils n'étaient donc pas en duo, finalement). Nous allions apprendre que les horaires de la jeune personne qui assurait nos soins étaient très peu souples parce qu'elle ne faisait pas partie du personnel permanent. Comme elle nous le confia elle-même, elle était étudiante, de sorte qu'elle n'avait pas encore son diplôme de massothérapeute. Elle avait des gestes approximatifs de débutante, doux, peu appuyés, comme si elle manquait de force et d'assurance, à moins qu'elle ne fût fatiguée de la veille. Pour compenser peut-être, elle a essayé de laisser passer un érotisme subtil quand elle m'a massé les bras, tenant ma main contre son sein tandis qu'elle frottait l'avant-bras et l'épaule, obligeant mes doigts à se refermer légèrement sur son bras, qu'ils effleuraient et qui glissait sur ma main en un va-et-vient sensuel. Mais à un moment, quand j'ouvris un œil, je découvris qu'elle avait les ongles tout rongés, inconvenient esthétique qui tournait cependant à la sensualité lorsqu'elle frottait ses doigts sur la plante des pieds. Il n'y avait aucun accompagnement possible de douche, que ce soit normale, à jets ou par affusion, ni de bain hydromassant, comme on en trouve normalement dans un centre de thalassothérapie. Cependant, un mignon bouquet de pissenlits et de marguerites ornait la salle de repos, accompagné d'un bol de cenelles et de groseilles très amères que je regrettai aussitôt d'avoir goûtées, car servant sans doute plutôt aux onctions à base de fruits.

Pour ne plus accumuler de mauvais souvenirs autour de notre anniversaire de mariage, nous avons écourté notre séjour et sommes partis vers midi le second jour. Je fis valoir à Gigi ce qui me paraissait être une sorte d'empoisonnement alimentaire pour justifier ce départ prématuré, mais je n'eus pas à insister sur les détails du malaise puisqu'elle disait souffrir elle-même d'une forte migraine.

De retour à la maison, ma femme me fit remarquer que nous n'avions pris aucune photo. Je me suis demandé si elle 63

avait vraiment été dupe de mes tentatives de dissimulation et si elle n'avait pas joué le même jeu que moi, car j'ai remarqué qu'elle n'avait pas rapporté, en guise de souvenirs, ces petits savons au lait de chèvre ou à la menthe poivrée comme elle avait l'habitude de le faire lors de nos évasions passées.

Le couple charmant que nous avions rencontré nous envoya un mot pour nous apprendre que le clapet des toilettes de leur chambre s'était mis à fuir lui aussi pendant leur séjour. On avait dû installer la même mauvaise pièce dans toutes les salles de bains de l'endroit. Accompagnaient ce message solidaire une photo taquine de mon caleçon oublié dans la fenêtre de notre chambre et celle d'un tout petit étang dominé par un angelot au zizi tari, où dormait une eau croupie couverte de mousse. Comment avions-nous pu ne pas voir ce bassin à l'entrée de l'auberge ? Il était pourtant bien visible en première page du dépliant publicitaire avec son jet fièrement jaillissant. C'est dire qu'il nous restait des choses à découvrir. Peut-être alors serions-nous tentés de participer au Congrès mondial des fleurs fanées qui, selon nos correspondants, allait s'y tenir l'année suivante et auquel ils nous conviaient.